# Master Negative Storage Number

# OCI00082.13

# Cousin d'Avallon

# Fontainiana, ou, Recueil d'anecdotes, bons mots

A Paris

1801

Reel: 82 Title: 13

# BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
## PRESERVATION OFFICE
## CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

## RLG GREAT COLLECTIONS
## MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
## JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

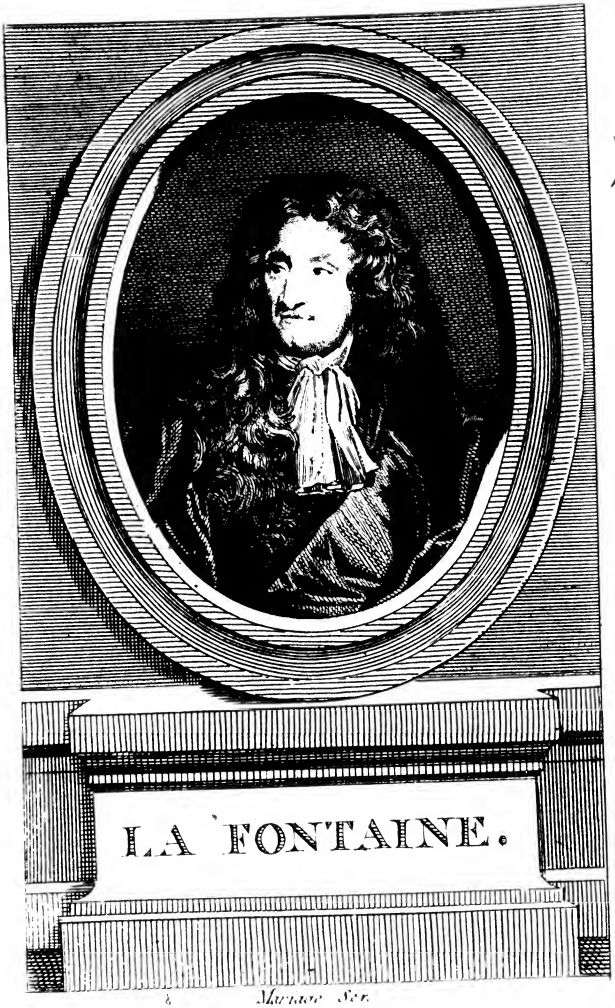
**Master Negative Storage Number:** OCI82.13

Control Number: ADY-4470
OCLC Number : 14137371
Call Number : W PN970.F7 COFOx
Author : Cousin d'Avallon, 1769-1840.
Title : Fontainiana, ou, Recueil d'anecdotes, bons mots, naïvetés, traits ingénus de Jean de la Fontaine, suivi de l'éloge de la galle et de plusieurs autres pièces de ce poëte, inédites / [par Cousin d'Av--].
Imprint : A Paris : Chez Les Frères Pillot, 1801.
Format : 142 p. ; 15 cm.
Subject : La Fontaine, Jean de, 1621-1695.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : La Fontaine, Jean de, 1621-1695.


**MICROFILMED BY**
**PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)**
On behalf of the
**Preservation Office, Cleveland Public Library**
**Cleveland, Ohio, USA**
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/21/94
Camera Operator: AR

# FONTAINIANA,

PAR COUSIN D'AV...


LA FONTAINE.

# FONTAINIANA

OU

# RECUEIL

D'ANECDOTES, bons mots, naïvetés, traits ingénus de

## JEAN DE LA FONTAINE;

SUIVI

*De l'éloge de la galle et de plusieurs autres pièces de ce poëte, inédites.*

---

Il ne faut pas louer *La Fontaine*; il faut le lire, le relire et le relire encore.

*Cours de litt. de* LAHARPE.

---

A PARIS,

CHEZ LES FRÈRES PILLOT, LIBRAIRES, AU PONT-NEUF N°. 5.

AN IX — 1801.

White PN 920 . F7 COFOX

# DIALOGUE

## ENTRE L'AUTEUR

ET

## SON LIBRAIRE.

---

— P.... Eh ! bien, C... ; que m'apportez-vous aujourd'hui ?

— C... Je vous offre le *Fontainiana*.

— C.... Encore un ana ! Mais pourquoi donc fouiller toujours dans les vieux répertoires ? Il me semble, mon cher,

que les auteurs vivans ont assez d'esprit. . . . . .

— C. . . Allons, vous êtes comme tous vos confrères : vous les croyez sur parole.

— P. . . . Ce Jean de La Fontaine me plaît, et votre titre me séduit; mais soit dit sans vous fâcher, tout le monde sait par cœur les fables et les contes de La Fontaine, vous ne nous apprendrez rien, et cependant

Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde!

— C. . . Eh! qui vous parle

de fables, de contes? . . . Vous trouverez dans mon ana plusieurs anecdotes ignorées encore du publio; des naïvetés, des pièces inédites, et entr'autres l'*éloge de la galle*. . . .

—M... L'*éloge de la galle*! . . . Eh bien! mon cher, c'est une affaire conclue. Un éloge! . . . . . Cela fait toujours plaisir, pourvu qu'on loue, tout est bon. D'ailleurs, je préfère vos petits *ana* qui se vendent, à tous ces gros et ennuyeux volumes qui encombrent ma boutique.

—C . . . C'est cependant dans ces gros livres, que certains auteurs vivans. . . . .

— P. . . . Paix ! parlez plus bas, je ne veux pas de querelles avec ces messieurs : je crains autant leur colère que leurs ouvrages.

— C. . . Taisons-nous, j'y consens. Laissons-les mourir en paix, et sur-tout gardons-nous de les lire : je fus toujours de l'avis de ce bon La Fontaine :

Les longs ouvrages me font peur,
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

# NOTICE

SUR

# LA VIE

## DE LA FONTAINE.

JEAN de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Son père exerçait la charge de maître des eaux et forêts.

Son éducation fut entièrement négligée; mais la nature y suppléa. Il apprit seulement un peu le latin.

A l'âge de 19 ans, il entra à l'Oratoire. Son humeur indépendante ne put s'accomoder des règles et des exercices

de cette congrégation ; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, son père le revêtit de sa charge. On le maria avec la fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon, Marie Nésicart, qui joignait à la beauté, beaucoup d'esprit. Il exerça sa charge, pendant plus de vingt ans, avec la plus grande indifférence ; et quant à sa femme, qui était d'une humeur impérieuse et fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put. C'est elle qu'il peignit, dans sa nouvelle de Belphégor, sous le nom de madame *Honesta* :

Belle et bien faite, et peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs et d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus que de quelque vertu,
Un tel orgueil paraissait revêtu.

Le père de La Fontaine aimait les vers. Il voulut en inspirer le goût à son fils. Celui-ci, insensible aux attraits qu'on lui vantait, avait atteint sa vingt-deuxième année sans donner le moindre signe d'un penchant qui devait bientôt le captiver entièrement. Une rencontre imprévue fit germer dans son ame l'amour de la poésie, que toutes les leçons de son père n'avaient pu faire éclore : un officier, alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'ode de *Malherbe*, qui commence par ces vers :

Que direz-vous races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?

Cette ode, lue et déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, et développa en lui le goût et l'enthousiaeme des vers. C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse :

*Me fonte labra prolui Caballino :*
*Nec in bicipiti somniasse Parnasso*
*Nemini, ut repentè sic poëta prodirem.*

*Malherbe*, dès cet instant, fut l'unique objet de ses délices : il le lisait, et l'étudiait sans cesse. Il fit plus ; il voulut l'imiter ; et, comme il nous l'apprend lui-même dans une épitre à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton et l'harmonie des vers de ce poëte :

Je pris certain auteur autrefois pour mon
maître ;

Il pensa me gâter : à la fin, grâce aux dieux ;
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la
France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi. . .
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Comme il le dit, le charme cessa, il ne s'en tint point à Malherbe. Un de ses parens, nommé *Pintrel*, en louant ses essais, lui mit entre les mains Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût et de l'art d'écrire. A ces livres il joignit la lecture de Rabelais, Marot, et de l'Astrée de Durfé, seuls auteurs français qu'il affectionnât. Il lut et relut l'Arioste et Bocace qu'il aima singulièrement, et qu'il sut si bien s'approprier, qu'en les

imitant, il surpassa ses modèles; enfin il fit ses délices de Platon et de Plutarque.

Dès-lors, livré aux lettres, et d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonna tout entier à son goût et à son penchant.

Les ouvrages de La Fontaine acquéraient déjà de la célébrité lorsqu'il fut accueilli par la fameuse duchesse de Bouillon, exilée alors à Château-Thierry, et qui, lors de son rappel, l'emmena avec elle à Paris. Cette capitale avait de puissans attraits pour notre fabuliste. Aussi ne laissa-t-il échapper aucunes occasions qui pouvaient l'y conduire. C'était ordinairement lorsqu'il était excédé des humeurs de sa femme. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires,

et la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettaient pas d'y faire un long séjour.

A son arrivée à Paris, un de ses parens le présenta au surintendant *Fouquet*, qui lui fit une pension. Lors de la disgrâce de ce ministre, arrivée en 1661, La Fontaine eut la hardiesse de faire éclater ses plaintes et ses regrets, dans une élégie, qui est la seule que nous ayons dans notre langue, qui mérite ce nom. Comme elle est très-peu connue, on l'inscrira à la fin de cet *ana*.

Il fut gratifié ensuite d'une charge de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. Mais la mort précipitée de cette

princesse fit aussitôt évanouir sa position brillante.

Ses poésies cependant lui avaient acquis de puissans protecteurs. Madame de la Sablière sur-tout, femme d'esprit, d'un mérite rare, le rechercha particulièrement. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, et de le dispenser des soins qu'il était incapable de prendre.

Malgré les secours de ses protecteurs, il se trouvait souvent dans l'embarras. Il n'en était pas plus ému, et lorsque les ressources lui manquaient, il s'en allait à Château-Thierry vendre quelque portion d'héritage, qu'il revenait aussitôt dissiper à Paris. C'est ainsi qu'il s'en allait comme il nous l'a dit :

Mangeant le fonds avec le revenu.

Racine et Despréaux, avec lesquels il fut extrêmement lié, s'amusèrent souvent à ses dépens. Ils l'appellaient le bon homme, quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valait.

La Fontaine travaillait par-tout où il se trouvait. Tous les endroits lui étaient bons et indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier ni de bibliothèque. Il aimait sur-tout à travailler au milieu des champs et pour ainsi dire sous les yeux la nature.

La mort de Colbert, arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'académie française, pour laquelle La Fontaine et Despréaux furent en concurrence. Notre fabuliste fit, pour la première fois de sa

vie, des mouvemens pour l'obtenir : il présenta au roi une ballade, dont l'envoi était ajusté aux circonstances où il se trouvait. Il y sollicite en sa faveur, et tire parti du refrein qui se rten même temps à célébrer la gloire du monarque.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes ;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux ;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
*L'événement ne peut que m'être heureux.*

Il fut élu académicien le 2 mai 1684. Parmi tous les grands hommes de son temps, il fut le seul qui échappa aux libéralités et aux bienfaits de Louis XIV. On avait indisposé contre lui ce mo-

narque, qui ne voulut jamais entendre parler de lui.

Après la mort de madame de la Sablière, il se trouva réduit à la situation la plus difficile à supporter. La nécessité pensa l'exiler de sa patrie. Madame de Bouillon voulut l'attirer à Londres, pour lui assurer une subsistance honorable : il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie.

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Le père Poujet, vicaire de Saint-Roch, le confessa, lui donna le viatique, lui fit faire une satisfaction publique sur ses contes, et brûler une pièce de théâtre qu'il avait composée depuis peu.

Il releva de cette maladie. Dans sa convalescence, il fut invité par madame d'Hervard, femme d'un conseiller au parlement, qui l'aimait beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta l'offre. Il y trouva ce qu'il avait perdu par la mort de madame la Sablière : la tranquillité et les attentions. Il voulut alors traduire les hymnes de l'église ; mais il ne put suivre ce nouveau genre de travail.

Il vécut encore deux ans dans la langueur. Il mourut le 13 mars 1695, âgé de 73 ans, et fut enterré à Saint-Joseph au même endroit où l'on avait enterré le corps de Molière vingt-deux ans auparavant. On prétend que lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice

ce qui donna lieu à Racine le fils de faire les vers suivans :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qu'il approche ; il prévient la justice,
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

La Fontaine se peint par ses écrits et par ses discours. En parcourant cet *ana*, on se fera une juste idée de son caractère et de son génie. On y verra le grand homme isolé et le grand homme en société. C'est en l'envisageant sous ces deux points de vue, qu'on pourra bien apprécier et juger cet crivain célèbre.

# FONTAINIANA,

OU

# RECUEIL

*D'ANECDOTES, bons mots, naïvetés, traits ingénus de Jean de LA FONTAINE, etc.*

---

LA FONTAINE, s'étant un jour laissé conduire à ténèbres par Racine, s'ennuya de la longueur de l'office; il se mit à lire dans un volume de la bible qui contenait les petits prophètes. Il était tombé par hasard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine : *Qui était ce Baruch* ? lui dit-il, *savez-vous que*

*c'était un beau génie* ? Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, et ne se lassait point de demander à tous ceux qu'il rencontrait : *Avez-vous lu Baruch ? c'était un grand génie.* Ce trait, qui dans tout autre aurait indiqué une sotte surprise, caractérisait la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine était susceptible, et la forte impression qu'il recevait des objets sur lesquels il avait une fois fixé son attention.

---

La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. De-là ce mot plein de sens de madame de la Sablière : *En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit* ; mot qui serait tout aussi vrai en le retournant d'une manière plus sé-

rieuse : *Vous n'auriez pas tant d'esprit, si vous n'étiez pas si bête.*

---

C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs, auxquels peut-être il ne songeait guères ; c'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que *Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, en lui disant : Te voilà : nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, en lui disant : Te voilà : conte.*

---

On trouve dans le recueil posthume des œuvres mêlées de *La Fontaine* deux mauvais opéra. Lui-même nous apprend,

dans une satyre contre *Lulli*, intitulée le *Florentin*, comment il s'avisa de les faire. C'est la seule qu'il se soit permise, et ce fut la suite de l'humeur qu'il eut de ce qu'on lui avait fait perdre son temps à faire des paroles d'opéra. Il en fut d'autant plus fâché qu'il avait fait ces opéra pour St.-Germain, et que *Lulli* ne les fit pas représenter. Il conte comment le musicien s'y prit pour l'engager à ce travail, et finit par se mocquer de lui.

Je me sens né pour être en butte aux méchans tours.
Vienne encore un trompeur; je ne tarderai guère.
. . . . . Il me persuada :
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes,
Confits au miel; bref il m'*enquinauda*.

Mais ce qui est curieux, c'est ce qui arriva à La Fontaine au sujet de l'un de ces opéra. On le joua sur le théâtre de Paris. L'auteur était dans une loge ; on n'avait pas encore exécuté la première scène, que le voilà pris d'un long bâillement qui ne finit plus. Bientôt il n'y peut plus tenir, et sort à la fin du premier acte. Il va dans un café qu'il avait coutume de fréquenter, et se met dans son coin. Apparemment l'influence de l'opéra le poursuivait encore, car la première chose qu'il fit fut de s'endormir. Arrive un homme de sa connaissance, qui, fort surpris de le voir là, le réveille : *Eh ! M. de La Fontaine, que faites-vous donc ici ? et par quel hasard n'êtes-vous pas à votre opéra ?* — *Oh ! j'y ai été. J'ai vu le premier acte ; mais il m'a si fort ennuyé, qu'il ne m'a pas été possible d'en voir davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens.*

Incapable de haine ou de conserver long-temps le ressentiment des injures, La Fontaine ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épîtres à madame Thiange, ou parmi les excuses qu'il emploie, et en parlant des conseils qui lui avaient été donnés, il dit :

Les conseils. Et de qui ? du public ; c'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritais-je ? On dit que non.

---

*La Fontaine* s'avisait rarement d'entamer la conversation, et comme il était presque toujours préoccupé, il y plaçait

souvent des idées ou des réflexions bizarres et singulières, auxquelles on ne s'attendait guères. Il était un jour chez Despréaux, avec plusieurs personnes d'une condition distinguée : Racine, entre autres, et Boileau le docteur. On y parlait depuis long-temps de Saint-Augustin et de ses ouvrages ; mais *La Fontaine*, tranquille et silencieux, n'avait point encore pris part à cette conversation, lorsque s'éveillant tout-à-coup au nom de Saint-Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'abbé Boileau, *que Saint-Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ?* Le docteur interdit de la question, et le parcourant des yeux avec surprise, *prenez garde*, répondit-il, *M. de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers*. Ce qui était vrai.

*La Fontaine* possédait cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre d'écrire qu'il avait choisi, et qui donne à tout ce qu'il dit un attrait irrésistible. Il paraît même que dans sa jeunesse il avait eu quelques passions amoureuses. Il en rappelle le souvenir avec une sorte d'attendrissement voluptueux à la suite de la fable des deux pigeons.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas ! quand reviendront de semblables momens!

Faut-il que tant d'objets, si doux et si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiette!
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête?
Ai-je passé le tems d'aimer?

---

Le père *Poujet*, vicaire de Saint-Roch, étant venu voir *La Fontaine*, lors de sa dernière maladie, fit tomber insensiblement la conversation sur la religion, et sur les preuves qu'on en tire, tant de la raison que des livres saints. Sans se douter du but de ses discours : *je me suis mis*, lui dit *La Fontaine* avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelques temps à lire le nouveau testament : je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre ; oui, par ma*

*foi, c'est un fort bon livre ; mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu ; c'est l'éternité des peines : je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.*

---

La légèreté d'humeur qui caractérisait *La Fontaine*, dont il se divertissait lui-même, mettait fort en colère *Madame de Sévigné*, qui, dans une de ses letrres, dit d'un air piqué : *je voudrais faire une fable qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci, cependant, *La Fontaine*, loin de forcer son esprit, ne suivait que son caprice et son inconstance ;

c'est ainsi qu'il s'en explique dans un discours à Madame *de la Sablière* :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère, et vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, et d'objets en objets
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.
Mais, quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

---

Le bruit ni les discours ne pouvaient troubler la léthargie apparente de *La Fontaine*. Il était aussi difficile de l'en tirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il était une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière et Despréaux, où l'on dispu-

tait sur le genre dramatique, il se mit à condamner les *à parte*. *Rien*, disait-il, *n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle !* Comme il s'échauffait en soutenant son sentiment de façon qu'il n'était pas possible de l'interrompre et de lui faire entendre un mot : *il faut*, disait Despréaux à haute voix, tandis qu'il parlait ; *il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraut*, et répétait continuellement les mêmes paroles, sans que *La Fontaine* cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire : sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu : *De quoi riez-vous donc ?* demanda-t-il : *Comment*, lui répondit Despréaux, *je m'épuise à vous injurier fort haut, et vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous que je vous touche ; et*

*vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un* A PARTE, qu'un autre acteur dit à côté de lui.

---

Lorsque le livre des *Maximes* parut, dont le duc de la Rochefoucault était l'auteur, *La Fontaine* adressa à ce duc la fable de l'*Homme et son image*. On y voit un éloge singulièrement délicat, et de l'allégorie la plus ingénieuse. Cette fable est la seule qui appartienne notoirement à *La Fontaine*. Rien de plus spirituellement imaginé, pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au crystal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, qu'il n'a jamais trouvé assez flatteurs, apperçoit malgré lui ses traits tels qu'ils sont, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il re-

vient soujours : mais il ne faut pas louer *La Fontaine*, il faut le citer.

## L'HOMME ET SON IMAGE.

Un homme, qui s'aimait sans avoir de rivaux,
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure :
Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés ;
Il s'y voit, il se fâche, et ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;
Mais, quoi ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui ;
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des maximes.

---

Lorsque madame *La Fontaine* se fut retirée à Château-Thierry, Racine et Despréaux représentèrent à notre poëte que cette séparation n'était pas décente et ne lui faisait point honneur ; ils lui

conseillèrent un raccommodement. *La Fontaine*, sans délibérer, partit; il se rendit en droiture chez sa femme : mais le domestique de la maison qui ne le connaissait point, lui dit que madame *La Fontaine* était au salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper. La Fontaine, bien régalé, oublia sa mission; et sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, et revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empressèrent de lui demander le succès de son voyage : *J'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée ; elle était au salut.*

---

*La Fontaine*, passionné pour les belles-lettres, était non-seulement incapable des conversations ordinaires; son indifférence allait jusqu'à l'oubli de

lui-même et des objets qui le regardaient de plus près. Il eut un fils en 1660, qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. de *Harlai*, premier président, l'avait adopté, et s'était chargé de son éducation et de sa fortune. Il y avait déjà plusieurs années que *La Fontaine* l'avait perdu de vue, lorsqu'on les fit se rencontrer dans une maison où l'on voulait jouir du plaisir et de la surprise du père. *La Fontaine*, en effet, ne se douta point que ce fût son fils: il l'entendit parler, et témoigna à la compagnie qu'il lui trouvait de l'esprit et de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'était son fils; mais sans être plus ému : *Ah!* répondit-il, *j'en suis bien aise.*

---

Nous avons annoncé dans la vie de *La Fontaine* que ce poëte recevait une

pension du surintendant Fouquet. Notre fabuliste lui en tenait compte par une autre pension de vers qu'il lui payait exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de payement qu'il dit dans une épitre à un de ses amis :

Pâques, jour saint, veut autre poésie ;
J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme là pourrait être le pire,
On me voit peu sur tels sujets écrire.

---

L'indifférence de *La Fontaine* allait jusqu'à l'insensibilité. Un jour mademoiselle Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin, qui rêvait seul sous un arbre du cours. Le soir, en revenant,

elle le retrouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, et qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée.

---

On a souvent répété que *La Fontaine* n'avait rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune; elle lui est demeurée toute entière, il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été dans son style, ni imitateur, ni imité: c'est là son mérite.

---

Un capitaine de dragons, nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avait pris en affection la maison de *La Fontaine*, et consommait auprès de sa femme le loisir et l'ennui

qu'il ne savait où porter. Cet officier n'était rien moins que galant, et son âge autant que son humeur pouvait mettre à l'abri des ombrages un mari même soupçonneux et jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir, on en fit de mauvais rapports à notre poëte. Son caractère simple et crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir; il écouta tous les discours et crut même que son honneur exigeait qu'il se battît avec *Poignan*. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller et de sortir avec lui. *Poignan*, surpris de cette sortie, et n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville; *je veux me battre avec toi*, lui dit *La Fontaine*, *on me le conseille*; et après lui en avoir expliqué les raisons, sans attendre la réponse de

Poignan, il met l'épée à la main, et le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvait lui avoir donnés sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, et en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à *La Fontaine*. Poignan le ramena chez lui, où ils achevèrent, en déjeûnant, de mieux s'entendre et de se réconcilier.

Après ce combat, comme *Poignan* protestait de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avait pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui répartit en lui serrant la main, *au contraire, j'ai fait ce que le public voulait; maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.*

La Fontaine avait appris des anciens, et sur-tout de Virgile, cet art de se mettre quelquefois en scène dans son propre ouvrage ; art très-heureux, lorsqu'on sait également et le placer à propos et l'employer avec sobriété. Quelques auteurs qui n'avaient pas le génie du bon homme ont voulu l'imiter ; mais rien de plus insipide que leurs confidences. Au contraire, jamais on n'aime plus *La Fontaine* que quand il nous entretient de lui-même. Nous donnerons pour exemple le morceau suivant sur les charmes de la retraite, que depuis on a si souvent imité, et que *La Fontaine* lui-même a imité en partie de Virgile :

Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je
jamais,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre
et le frais !
O qui m'arrêtera dans vos sombres asiles ?
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours
et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des
cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour d'aussi grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
objets ;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie.
Je ne dormirai point sous les riches lambris ;
Mais croit-on que le somme en perde de son
prix ?
En est-il moins profond et moins plein de
délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices,

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

---

Lafontaine fit un voyage en *Limousin* dont il adressa la relation à son épouse. Il est en vers et en prose, et ce n'est pas une des meilleures pièces de notre fablier; cependant, malgré tous ses défauts, on reconnaît toujours le conteur *La Fontaine*, témoin la description suivante de la ville de *Richelieu* :

Enfin elle est à mon avis
Mal située et bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille symmétrie.

Ce sont des bâtimens fort hauts,
Leur aspect vous plairait sans faute,
Les dedans ont quelques défauts,
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôtes.

La plupart sont inhabités,
Je ne vis personne en la rue,
Il m'en déplut, j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit,
Car elle est seule et des plus droites ;
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes.

Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une place,
Grande, quarrée et de niveau,
Ce qui sans doute a bonne grâce.

C'est aussi tout, mais c'est assez ;
De savoir si la ville est forte
Je m'en rapporte à ses fossés,
Murs, parapets, remparts et porte ;

M. *Girin*, contrôleur des finances à Grenoble, envoya un rondeau à *La Fontaine* pour savoir de lui si le dernier vers, qui était :

*Sans de l'esprit* c'est peu de chose
Que d'être beau.

se devait mettre avec ou sans article. Il le fit juge d'une gageure considérable que l'on avait faite à Grenoble sur cela. *La Fontaine* lui fit réponse, et écrivit les vers suivans au bas de sa lettre :

*Sans esprit* c'est la phrase, et non *sans de l'esprit*,
Je tiens ce dernier condamnable,
Et l'auteur du rondeau l'avait trop bien écrit,
Pour soutenir un point si fort insoutenable.
Il affaiblit par là ses cinq vers les plus beaux.
Le sens, la chûte, tout m'y paraît admirable.
Il finit par un mot constant et véritable,

C'est que l'*esprit* fait tout. Nul de nos Jouvenceaux
Ne doit sans celui-là fréquenter chez les belles,
Ni se présenter aux ruelles.
Or celui-là s'entend par fois en deux façons.
L'un dira c'est l'*esprit* ; c'est l'argent, dira l'autre.
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme :
Tout devient hapelourde entre les mains des sots.
Bref avec de l'*esprit* on va jusques à Rome,
Si *sans de l'esprit* était bon,
Voici l'unique occasion
Où je pourrais lui trouver place.
*Sans de l'esprit*, dirais-je, on ne peut faire un pas.
Mais, par malheur, quoique l'on fasse,
*Sans de l'esprit* ne se dit pas.
L'idiôme gascon souffrirait cette phrase.
*Sans esprit* paraît faible aux gens du Dauphiné ;

*Sans de l'esprit* a plus d'emphase,
Mais tout Paris l'a condamné;
Cependant tout Paris n'est pas toute la France.
Votre province veut peut-être une éloquence,
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'auteur en vos cantons peut soutenir la chose,
Et près des tribunaux que la Garonne arrose,
Se sauver par ce faux fuyant.
Je ne me donne point ici pour un oracle, etc.
. . . . . .

---

EPITAPHE D'UN GRAND PARLEUR.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles;
Louanges à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

## EPIGRAMME CONTRE LE MARIAGE.

*Imitation d'Athénée.*

Homme, qui femme prend, se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire :
Fol était le second qui fit un tel contrat,
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

---

## CHANSON.

Tout se suit ici-bas, le plaisir et la peine,
Le printemps, les hivers, tout garde cette loi,
Amour en exempta Climène,
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE.

Si nos langueurs et notre plainte
Faisaient perdre à la jeune Aminte,
Ou quelque charme, ou quelque amant,
On pourrait fléchir la cruelle;
Mais lorsque je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

---

*La Fontaine*, toujours préoccupé, devait être sujet à des distractions. Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portait depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être apperçu, lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'était madame d'Hervard qui, à l'insu de notre poëte, ayait fait mettre cet habit dans sa cham-

bre, à la place de celui qu'il portait ordinairement.

---

Une autrefois il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étaient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître était mort depuis huit jours : Ah! répondit *La Fontaine* avec étonnement, je ne croyais pas qu'il y eût si longtemps.

---

Quand on ne saurait pas que *La Fontaine* ne pouvait pas souffrir les embarras du ménage, et qu'il avait une femme qui ne les lui faisait pas aimer, les deux vers suivans nous l'apprendraient :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille!
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur.)

*Furetière* avait plaisanté *La Fontaine* de ce qu'il ignorait ce que c'était que du bois de grumme et du bois de marmanteau. Quelque temps après Furetière reçut des coups de bâton qui lui furent administrés par une personne contre laquelle il avait fait une satyre. Cette correction, très-peu fraternelle, donna lieu à *La Fontaine* de tirer une petite vengeance de l'abbé de Cylavoy, et d'user de représailles en décochant contre le satyrique l'épigramme suivante:

Toi, qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours et sur toute matière,
Quand de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eût rencontré,
Et frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eût à coups de bâton secoué ton manteau,

Le bâton, dis-le nous, était-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmanteau?

---

Ce qui prouve la simplicité des mœurs de *La Fontaine*, c'est l'idée qu'avaient de sa personne ceux qui le servaient. Dans sa maladie, la garde qui était auprès de lui, voyant avec quel zèle on l'exhortait à la pénitence, dit un jour au P. Poujet : *Eh ! ne le tourmentez pas tant ; il est plus bête que méchant. Dieu n'aura jamais*, dit-elle une autre fois, *le courage de le damner.*

---

Malgré l'apparente apathie de notre poëte, quand on le faisait sortir de ses rêveries, et qu'on pouvait l'intéresser à la conversation, il montrait autant de chaleur et d'esprit que ceux qui, d'or-

dinaire, en faisaient l'objet de leurs railleries ; et il y avait un moment où Boileau criait : Gare *La Fontaine.*

---

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE.

Sous ce tombeau gissent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talens ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France ;
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

---

Rarement *La Fontaine* commençait la conversation ; et même, pour l'ordinaire, il y était si distrait, qu'il ne savait ce que disaient les autres. Il rêvait à toute autre chose, sans qu'il eut pu dire à quoi il rêvait. *Vigneule Marville*

parle dans ses *mélanges* d'une occasion où il se trouva avec lui, et où il ne démentit point ce caractère.

« Trois de complot, dit-il, par le » moyen d'un quatrième qui avait quel- » que habitude auprès de cet homme » rare, nous l'attirâmes dans un petit » coin de la ville, à une maison consa- » crée aux Muses, où nous lui donnâ- » mes un repas, pour avoir le plaisir de » jouir de son agréable entretien. La » compagnie était bonne, la table pro- » pre et délicate, et le buffet bien gar- » ni. Point de complimens d'entrée, » point de façons, nulle grimace, nulle » contrainte. *La Fontaine* garda un » profond silence; et on ne s'en étonna » point, parce qu'il avait autre chose à » faire qu'à parler. Il mangea comme » quatre et but de même. Le repas fini, » on commença à souhaiter qu'il parlât; » mais il s'endormit. Après trois quarts

» d'heure de sommeil, il revint à lui ;
» il voulait s'excuser sur ce qu'il était
» fatigué. On lui dit que cela ne deman-
» dait point d'excuse, que tout ce qu'il
» faisait était bien fait. On s'approche
» de lui ; on voulut le mettre en humeur,
» et l'obliger à laisser voir son esprit ;
» mais son esprit ne parut point. Il était
» allé je ne sais où, et peut-être alors
» animait-il ou une grenouille dans les
» marais, ou une cigale dans les prés,
» ou un renard dans sa tanière ; car du-
» rant tout le temps que *La Fontaine*
» demeura avec nous, il ne nous sembla
» être qu'une machine sans ame. On le
» jetta dans un carosse, et nous lui di-
» mes adieu pour toujours. Jamais gens
» ne furent plus surpris, et nous nous
» disions les uns aux autres : Comment
» se peut-il faire qu'un homme qui a su
» rendre spirituelles les plus grosses bê-
» tes du monde, et leur faire parler le

» plus joli langage qu'on ait jamais ouï,
» ait une conversation si sèche, et ne
» puisse pas pour un quart d'heure faire
» venir son esprit sur ses lèvres, et
» nous avertir qu'il est là ? »

---

Un fermier général avait invité chez lui *La Fontaine* à dîner, dans la persuasion qu'un auteur dont tout le monde admirait les contes, ne pouvait manquer de faire les amusemens de la société. *La Fontaine* mangea, ne parla point, et se leva de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'académie. On lui représenta qu'il n'était pas encore temps: *Je le sais bien*, répondit-il, *aussi je prendrai le plus long.*

---

## ÉPIGRAMME

### TIRÉE D'ATHENÉE.

*Ubi lavantur qui hic lavantur?*

Ne cherchons point en ce bain nos amours;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une malpropre bande;
Sir baigneur, ôtez-moi de souci.
Je voudrais bien vous faire une demande:
*Où lave-t-on ceux que l'on lave ici?*

---

Un des amis de *La Fontaine*, qui avait sans doute fort à cœur sa conversion, lui avait prêté son *saint Paul*. Notre poëte le lut avec avidité; mais blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre, il ferma le livre, le rapporta à son ami, et lui dit: *Je vous rends votre livre; ce saint Paul-là n'est pas mon homme.*

Un de ses confesseurs le voyant attaqué d'une maladie dangereuse, l'exhortait à réparer du moins le scandale de sa vie par des aumônes : « Je n'en puis » faire, répondit *La Fontaine*, je n'ai » rien ; mais on fait une édition de mes » Contes, et le libraire doit m'en faire » présent de cent exemplaires, je vous » les donne ; vous les ferez vendre pour » les pauvres. » Dom Jérôme, qui a rapporté cette anecdote, a assuré que le confesseur, presqu'aussi simple que le pénitent, était venu le consulter pour savoir s'il pouvait recevoir cette aumône.

---

*La Fontaine* préférait les fables des anciens aux siennes, ce qui faisait dire à *Fontenelle* : *La Fontaine est assez bête pour croire que les anciens ont plus d'esprit que lui.* Mot plaisant, dit *La-*

*motte*, mais solide, et qui exprime finement le caractère d'un génie supérieur qui se méconnaît, faute de se regarder avec assez d'attention. En lisant les fables de cet auteur, on y remarque un génie si facile, que l'on dirait qu'elles sont tombées de sa plume : c'est ce qui le fait appeler un fablier par madame de la *Sablière*, comme on appelle *pommier* l'arbre qui porte des pommes. Cette femme d'esprit qui le logeait, dit un jour, après avoir congédié ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et mon La Fontaine.*

---

Les Contes de *La Fontaine*, où la décence est blessée et par le fond et par les détails, sont en assez petit nombre, et plusieurs sont entièrement irréprochables, par exemple celui du *Fau-*

*con* (1) qui est d'un intérêt si touchant. Il n'y a personne qui ne soit attendri, lorsque le malheureux Frédéric, auquel il ne reste plus rien que son faucon, le tue sans balancer pour le dîner de sa maîtresse, de cette même femme jusques là toujours insensible, et à qui son amour a tout sacrifié.

Hélas, reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse,
Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.

(1) Ce conte a fourni aux auteurs du Vaudeville le sujet d'une pièce charmante, qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

Dans mon pallier rien ne m'était resté.
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine.
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine.

---

Parmi les traits de caractère de notre poëte, nous en remarquerons deux. Le premier est l'étonnement dont il fut saisi lorsque, dans une grande maladie qu'il eut trois ans avant sa mort, il entendit les ministres de la religion lui reprocher ses Contes, comme un ouvrage dangereux pour les mœurs : on croirait qu'il aurait pris à la lettre ce qu'il dit lui-même dans un de ses prologues.

S'ils sont faux, ce sont vains discours.
S'ils sont vrais, on les désapprouve.
Irait-il, après tout, s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.

Chassez les soupirans, belles souffrez mon
livre,
Je réponds de vous corps pour corps....
Mais, pour bons tours, laissez-les là;
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux :
Les mères, les maris me prendront aux
cheveux
Pour dix ou douze comptes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le
faire ?...

L'autre trait est, qu'à sa mort on le trouva couvert d'un cilice.

Cependant, depuis ce qu'on appella sa conversion, il était retourné encore à son péché, et avait composé quelques nouveaux contes du même genre que les autres; par exemple, *la clochette*. Il semble encore que ce soit à cette récidive

qu'il fasse allusion dans le prologue de ce conte :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré ! c'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis, fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment ! . . .

---

La simplicité de *La Fontaine* lui faisait regarder ses contes comme des préservatifs contre les piéges de la séduction, ce qui lui faisait dire, avec une confiance que la trempe seule de son caractère peut sauver du soupçon de fausseté.

J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder des piéges divers.

Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une seule à qui nuiront mes vers.

---

*La Fontaine* a imité quelques odes d'Anacréon. Entre celles où l'imitateur s'est rapproché de son original, et même l'a égalé, on cite avec éloge la suivante:

J'étais couché mollement,
Et contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit;
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu;
Je m'enquière comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut

Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Je regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prend les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même,
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine,
Souviens-toi bien de Climène.

Et de l'amour ; c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.

## ÉPIGRAMME

*Sur un mot de Scarron qui était prêt de mourir.*

Scarron sentant approcher son trépas,
Dit à la parque : Attendez ; je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satyre.
Ah ! dit Clotho, vous la ferez là-bas ;
Marchons, marchons, il n'est plus temps
de rire.

*La Fontaine* a plus de droit au titre de philosophe que ceux qui l'ont usurpé. Une seule de ses fables renferme plus de vraie philosophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les ouvrages dont ils ont fatigué et fatiguent journellement le public. Il est vrai que la philosophie du fabuliste ne ressemble en rien à cette manie audacieuse qui tourmente, dégrade et ruine l'humanité, en prétendant l'instruire ; elle est puisée au contraire dans la saine raison, présentée avec décence, avec intérêt ; elle est to jours d'accord avec la politique et la vertu. On en peut juger par les traits suivans :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu
tranquille ;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile,
Véritable vautour, que le fils de *Japhet*
Représente enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si
funeste ;
Le sage y vit en paix et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les
bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe envi-
ronne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle
donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau
jour.

---

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères ;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque
guères ;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous un même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées ;
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est
prudent, mais froid, etc.

---

Deux démons à leur gré partagent notre vie ;
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie ;
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, amour ; et l'autre ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir, etc.

---

Il faut autant qu'on peut obliger tout le
monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que
soi.

---

La

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie,
Retourne sur son auteur.

---

Il ne se faut jamais mocquer des misérables,
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux?

---

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sin-
cère, etc.

---

Chacun tourne en réalité
Autant qu'il peut ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités
Il est de feu pour le mensonge.

Il serait aisé de pousser plus loin les citations. On peut donc dire de *La Fontaine*, qu'en qualité de philosophe, il a

connu la vraie sagesse et l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui en qualité de poëte :

Il peignit la nature et garda les pinceaux.

---

Racine et Despréaux, avec lesquels *La Fontaine* était extrêmement lié, s'amusaient quelquefois à ses dépens : aussi l'appellaient-ils le *bonhomme*, quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valait. Une fois, entr'autres, qu'ils étaient à souper chez Molière, avec Descoteaux, célèbre joueur de flûte, *La Fontaine* y parut plus rêveur et plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despréaux et Racine qui était naturellement porté à la raillerie, se mirent à l'agacer par différens traits plus vifs et plus piquans les uns que les autres;

mais *La Fontaine* ne s'en déconcerta point. Ils avaient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière, touché de la patience de *La Fontaine*, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, et de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table : *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.*

---

*La Fontaine* travaillait par-tout où il se trouvait; tous les endroits lui étaient indifférens : il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothèque. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures en plâtre et en terre cuite, des anciens philosophes qu'il put rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissait : il

appellait ce réduit *la chambre des philosophes.*

---

Son poëme de *la mort d'Adonis*, imité en partie d'Ovide, ainsi que *Philémon et Beaucis* et *les filles de Minée*, a, comme ces deux morceaux, des endroits faibles et peu soignés : mais comme eux, il en a de charmans, surtout celui des amours de Vénus et d'Adonis. Le poëte habite avec eux des lieux enchantés, il y transporte le lecteur. C'est là qu'on reconnaît l'auteur de la fable de *Tircis et Amarante*. C'est dans ce même poëme que se trouve ce vers si connu, qui devait être fait pour Vénus et par *La Fontaine*.

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

---

Il a fait aussi quelques élégies amoureuses ; elles sont médiocres : mais il en fit une pour l'amitié, et c'est la meilleure élégie de notre langue : c'est celle où il déplore l'infortune du surintendant Fouquet (1), son bienfaiteur : il ose y implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. Il y mêle en poëte philosophe, des leçons de morale qui naissent du sujet :

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,

(1) Parmi les hommes de lettres qui avaient reçu des bienfaits de ce surintendant, *Pélisson* et *La Fontaine* furent les seuls qui élevèrent la voix en sa faveur.

Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Quon croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière.
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !

Vous n'avez pas chez vous (1) ce brillant
équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour,
Saluer à longs flots (2) le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne en récom-
pense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous
appelle.
Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans
appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,

(1) C'est aux nymphes de Vaux que la pièce est adressée.

(2) Imitation de ce vers des Georgiques de Virgile :

*Manè salutantum totis vomit ædibus undam.*

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

---

Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, *La Fontaine* mit au jour son sentiment, dans une épitre qu'il composa dans le fort de la dispute, adressée à M. Huet, où, après avoir dit nettement :

Que faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Il ajoute :

Je vois avec douleur ces routes méprisées.
Arts et guides, tout est dans les Champs-Elysées.
J'ai beau les évoquer ; j'ai beau vanter leurs traits ;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers : on veut d'autres discours.
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite.

---

Lorsque *La Fontaine* publia son livre des amours de *Psyché* et de *Cupidon*,

la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes qu'il avait eu en vue certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie et de satyre, qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquaient exactement à ce monarque. Le goût de ces commentaires et la fausse clef de cette prétendue énigme commençaient à s'accréditer, lorsque *La Fontaine*, qui ne s'appercevait de rien, et qui n'avait eu aucune mauvaise intention, fut tout-à-coup effrayé par les avertissemens de ses amis, et par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entièrement ses excuses, en eut cependant compassion, et promit de le tirer d'affaire. *Faites relier*, lui dit ce seigneur, *un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le*

*roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous-même votre livre, et soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendait : chacun se tut, et *La Fontaine* reprit sa tranquillité ordinaire.

---

Le roman de *Psyché et Cupidon*, un peu trop long à la vérité, et trop mêlé d'épisodes, abonde en détails gracieux qui avertissent qu'on lit *La Fontaine*, et font mieux sentir par la comparaison ce qui manque au récit d'*Apulée*. Il faut sans doute rendre justice à l'invention de cette fable de Psyché : c'est la plus ingénieuse et la plus intéressante de toutes celles de l'antiquité. Mais elle est racontée dans l'original avec un sérieux

trop monotone, et n'est pas exempte de mauvais goût : il y a des pensées ridiculement recherchées. *La Fontaine* l'a rendue beaucoup plus agréable, en y mêlant ce badinage qui naissait si facilement sous sa plume. Ce n'est pas non plus *Apulée* qui aurait fait cette chanson que Psyché entend dans le palais de l'amour, et qui semble composée par le dieu lui-même :

Tout l'univers obéit à l'amour ;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez : tout le reste n'est rien.

Sans cet amour tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'attraits qui ne soient languissans ;

Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez : tout le reste n'est rien.

---

Ce roman est mêlé de vers et de prose. Il est à remarquer qu'en général la prose est supérieure aux vers, si l'on excepte le tableau délicieux de Vénus portée sur les eaux dans une conque marine, et l'hymne à la volupté. *La Fontaine* qui s'est représenté dans son roman de Psyché, sous le nom de *Polyphile*, nom qui signifie aimant beaucoup de choses, a justifié le nom qu'il s'est donné par ces vers qui terminent cet hymne dont on vient de parler.

Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse,
Du plus bel esprit de la Grèce,

Ne me dédaigne pas ; viens-t-en loger chez
moi :
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne ; enfin tout : il n'est
rien
Qui ne me soit souverain bien ;
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélan-
colique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce volupté !
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut pour le moins un siècle bien
compté ;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

On voit que ceux qui ont dit de *La Fontaine* que c'était un véritable enfant, le connaissaient bien, puisqu'enfin c'est le propre des enfans d'être heureux à peu de frais et de s'amuser de tout.

Lors de la maladie que *La Fontaine* eut vers la fin de 1692, quelques personnes crurent qu'il était mort, ou qu'il n'en releverait point; ce fut dans ce tems que le poëte Lignure répandit dans Paris l'épigramme suivante :

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il ne soit éteint;
Pélisson (1) est mort en impie,
Et *La Fontaine* comme un saint.

---

Si quelqu'un dut avoir une place distinguée dans le temple du *Goût*, à coup sûr ce fut notre fabuliste. Aussi Voltaire ne l'a pas oublié, et voici comme il

---

(1) Pélisson mourut sans avoir pu recevoir les derniers sacremens, et on administra à *La Fontaine* tous les secours spirituels.

s'exprime à l'égard de cette auteur inimitable :

Toi, favori de la nature,
Toi, *La Fontaine*, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

*La Fontaine*, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le temple du Goût, joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres, imprimées par ces

éditeurs qui vivent des sottises des morts. (1)

---

(1) Le citoyen Laharpe ne se trouve pas ici d'accord avec Voltaire, car il prétend que sur trois cents fables à peu près que *La Fontaine* a faites, il n'y en a pas dix de médiocres, et que la plupart sont des chefs-d'œuvres. Quant aux contes, il n'est pas non plus d'avis de les accourcir, attendu que ce genre admet toutes sortes de libertés, permet à un auteur de les semer de digressions, de conduire son lecteur où bon lui semble, et de le quitter quand il lui plaît. Parmi les œuvres posthumes, même celles dont l'auteur du *Temple du Goût* voudrait déchirer les trois quarts, nous connaissons bon nombre d'auteurs modernes qui ont usurpé aujourd'hui, en dépit d'Apollon, le trône de la littérature, qui s'en accommoderaient volontiers, et les liraient à toutes les caillettes nouvelles, dans tous les lycées et les portiques présens et à venir, et ils auraien raison; car elles vaudraient toujours beaucoup mieux que toutes leurs pièces fugitives qui ne sont bonnes qu'a

*Fontenelle* définissait *La Fontaine* : « un homme qui était toujours demeuré » à peu-près tel qu'il était sorti des » mains de la nature, et qui, dans le » commerce des autres hommes, n'avait » presque pris aucune teinture étran- » gère. »

---

Lorsque *La Fontaine* fut reçu à l'académie française, l'abbé *de la Chambre*, qui était alors directeur, prit la parole, et s'adressant à notre fabuliste, lui dit :

« L'academie reconnaît en vous, » monsieur, un de ces excellens ou- » vriers, un de ces fameux artisans de

---

revêtir le poivre et la canelle, et dont le sort est de terminer leur existence éphémère sur les quais et les ponts.

» la belle gloire, qui va la soulager dans
» les travaux qu'elle a entrepris pour
» l'ornement de la France, et pour per-
» pétuer la mémoire d'un règne si fé-
» cond en merveilles.

» Elle reconnaît en vous un génie ai-
» sé et facile, plein de délicatesse et de
» naïveté, quelque chose d'original, et
» qui, dans sa simplicité apparente,
» et sous un air négligé, renferme de
» grands trésors et de grandes beau-
» tés. »

---

Parmi les fables de *La Fontaine*, on n'en connaît qu'une seule qui soit de son invention, et dont on ne trouve nulle part l'original. C'est celle intitulée le *Rat qui s'est retiré du monde*. Elle est une de ses meilleures fables. Le bonhomme, avec la finesse qui lui est particulière, y *daube* les moines et les

*fustige* sur leur peu de charité. Nous la rapporterons ici, parce qu'on ne peut trop répéter ce qui est beau, ce qui est bon :

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, loin des soins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande,
Se retira loin du tracas.
S'étendant par-tout à la ronde,
Notre hermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,

Les députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis était bloquée ;
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre réclus
Vous satisfaire ? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de la sorte,
Le nouveau saint ferme sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis.

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Les contes de *La Fontaine* furent condamnés et censurés par une sentence de police rendue contre lui le 5 avril 1675. Le public n'a pas confirmé la sentence. On lit et relit ses contes, comme ses fables, et on les lira encore long-temps.

---

## SŒUR JEANNE,

### CONTE.

Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille,
Toujours était en oraison,
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
Voyez comme sœur Jeanne vit,

Fuyez le monde et sa sequelle.
Toutes repri.ent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

---

Une chose digne de remarque, c'est que malgré l'idée que doivent donner de *La Fontaine* ses contes, il avait les mœurs pures ; et on pourrait lui appliquer ce vers d'un ancien poëte :

*Lasciva est nobis pagina, vita proba est.*

---

## LE JUGE DE MESLE.

### CONTE.

Deux avocats qui ne s'accordaient point,
Rendaient perplex un juge de province ;
Si ne pût onc découvrir le vrai point ;
Tant lui semblait que fût obscur et mince.

Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les serre, il avait bonne pince.
La longue échut sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint et le juge repart :
Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard :
De nouveautés dans mon fait il n'est maille ;
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

---

*La Fontaine* avait des distractions qui lui ôtaient le jugement. Il avait fait un conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mit dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'évangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, etc.* et par un tour d'imagination dont *La Fontaine* seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur *Arnaud*. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la

dédicace d'un conte licencieux, à un homme grave, et à un homme tel que d'*Arnaud*, choquait le bon sens.

---

## EPIGRAMME

*Contre madame* COLLETET *qui faisait des vers pendant le vivant de son mari, et qui n'en fit plus après sa mort.*

Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé ;
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela je plains son zèle ;
Et ne sais au par-dessus,
Si les grâces sont chez elle,
Mais les muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Le Colletet dont parle ici *La Fontaine*, est le même dont Boileau a dit :

. . . . . Crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

---

## CHANSON.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

On languit, on meurt près de Sylvie :
C'est un sort dont les rois sont jaloux ;
Si les dieux pouvaient perdre la vie,
Dans vos fers ils mouraient comme nous.

2

Soupirant pour un si doux martyre ;
A Vénus ils ne font plus la cour ;
Et Sylvie accroîtra son empire
Des autels de la mère d'amour.

3

Le printemps paraît moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naissance rit moins ;
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle ;
Tous les cœurs en servent de témoins.

4

Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur est celle de ses armes,
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

5

Tous les jours entre à son service
Mille amours suivis d'autant d'amans.

Chacun d'eux content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourmens.

6

Sa présence embellit nos bocages ;
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs,
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

7

L'autre jour assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux ;
Les zéphirs accourant pour l'entendre
Le portaient aux oreilles des dieux.

8

Je l'écris sur l'écorce des arbres ;
Je voudrais en remplir l'univers,
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres,
Dans un temple au-dessus de mes vers.

9

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimait son amour.
Les échos qui ne sauraient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour.

---

*La Fontaine*, dans ses fables, non-seulement a oui dire ce qu'il raconte, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment, il met tout en œuvre de la meilleure foi du monde pour vous persuader; et ce sont tous ces efforts, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites,

c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfans, c'est l'intérêt qu'il prend pour une belette et un lapin, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant, *le bon homme!* On le disait de lui dans la société : *Son caractère n'a fait que passer dans ses fables.* C'est du fond de ce caractère que sont émanés ces tours si naturels, ces expressions si naïves, ces images si fidèles; et quand Lamotte a dit :

Du fond de sa cervelle un trait naïf s'arrache,

Ce n'est pas certainement le travail de *La Fontaine* qu'il a peint.

S'il raconte la guerre des vautours, son génie s'élève. *Il pleut du sang :* cette image lui paraît encore faible; il ajoute pour exprimer la dépopulation :

Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.

La querelle des deux coqs pour une poule lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste :

Amour, tu perdis Troie.

Deux chèvres se rencontrent sur un pont trop étroit pour y passer ensemble ; aucune des deux ne veut reculer : il s'imagine voir,

Avec Louis le grand
Philippe-quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler :

Des marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube. On y vit un étalage
De corps sanglans et de carnage ;
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide, etc.

S'il veut peindre les désastres de la peste, il a le style de la chose :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.

. . . . . .

Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Il évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie ; s'il lui en échappe quelque trait, il a grand soin de l'émousser :

A ces mots l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme ; et le poëte s'en serait tenu là, s'il avait voulu être fin ; mais il voulait être, ou plutôt il était naïf ; il a donc achevé,

C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper.

De même dans ces vers qui terminent la *fable* du rat solitaire.

Que désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis ;

Il ajoute :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner ; la naïveté à dire tout ce qu'on pense.

*La Fontaine* nous fait rire, mais à ses dépens, et c'est sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule. Quand pour rendre raison de la maigreur d'une belette, il observe qu'*elle sortait de maladie* ; quand, pour expliquer comment un cerf ignorait une maxime de Salomon, il

nous avertit que *ce cerf n'était pas accoutumé de lire*; quand, pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, et les dangers qu'il avait courus, il remarque qu'*il avait même perdu sa queue à la bataille*; quand, pour nous peindre la bonne intelligence des chiens et des chats, il nous dit,

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins;
Cet union si douce et presque fraternelle,
Edifiait tous les voisins.

Nous rions, mais de la naïveté du poëte; et c'est à ce piége si délicat que se prend notre vanité.

---

Le premier soin d'un fabuliste doit être de paraître persuadé; le second de

rendre sa persuation amusante; le troisième, de rendre cet amusement utile.

. . . . . *Pueris dant crustula blandi*]
*Doctores, elementa velint ut discere prima.*

*La Fontaine* seul a rempli ces trois conditions. On lit toutes ses fables, on jette les yeux sur quelques-unes de Lamotte, et on ne sait que par les petites affiches que l'abbé Aubert a fait des fables et en fait encore. (1)

---

(1) L'abbé *Aubert*, associé à la rédaction des *Petites Affiches*, a le soin, chaque jour, de régaler ses abonnés d'une fable. Si son association dure dix ans, le public aura 3650 fables, sans compter les dons d'années bissextiles: prodigieuse fécondité! qui malheureusement ne sera jamais d'aucune utilité.

*Patru* (1), célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'académie française, voulut détourner *La Fontaine* de faire des fables; il ne croyait pas qu'on pût égaler en français la brièveté de *Phèdre*. Heureusement notre fabuliste ne suivit pas les conseils de *Patru*, et voici à peu-près la réponse qu'il fit aux objections de cet académicien, dans une préface qui est à la tête de ses fables :

« Ce n'est pas, dit-il, qu'un des maî-
» tres de notre éloquence n'ait désap-
» prouvé le dessein de mettre les fables

(1) Il serait bien à desirer qu'il s'élevât dans le siècle présent quelque nouveau *Patru*, qui voulût détourner de la carrière tant de nos bénévoles auteurs qui, suivant l'expression même de Frédéric II,

. . . . . Font pleuvoir,
Un déluge de mots sur un désert d'idées.

de

» de *Phèdre* en vers ; il a cru que leur
» principal ornement est de n'en avoir
» aucun : que d'ailleurs la contrainte
» de la poésie, jointe à la sévérité de
» notre langue, m'embarasseraient en
» beaucoup d'endroits, et banniraient
» de la plupart de ces récits la briéveté,
» qu'on peut fort bien appeller l'ame du
» conte, puisque sans elle il faut néces-
» sairement qu'il languisse. Cette opi-
» nion ne saurait partir que d'un homme
» d'un excellent goût ; je demanderais
» seulement qu'il en relâchât quelque
» peu, et qu'il crût que les grâces lacé-
» démoniennes ne sont pas tellement
» ennemies des muses françaises, que
» l'on ne puisse souvent les faire mar-
» cher de compagnie. »

---

Personne n'était plus retenu que *La Fontaine* devant les femmes qu'il aimait

et qu'il respectait beaucoup, ni plus réservé ni plus circonspect dans les conversations même les plus familières et les plus libres. Lorsqu'il était obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeait le récit de quelques fables ou de quelques contes, il s'en excusait modestement sur son incapacité à les bien rendre, et sur son défaut de mémoire. S'il était davantage pressé, il présentait à sa place un nommé *Gaches* qu'il menait souvent avec lui, et qui prenant aussi-tôt la parole, s'acquittait très-bien de ces sortes de commissions.

---

Lorsque *Furetière* se fut rendu indigne de la place qu'il occupait à l'académie, et qu'il fut question de l'en exclure, *La Fontaine* ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut étayer Furetière de son suffrage ; mais malheu-

reusement l'une de ses distractions ordinaires le surprit au moment qu'on allait au scrutin pour cette exclusion. Au lieu de placer ses boules comme il le fallait, il mit la noire où devait être la blanche, et ajouta une voix à celles qui étaient déjà contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas. (1)

---

On a imprimé dans la vie de *La Fontaine* une relation de la conversion de notre poëte, on y détaille, avec une sorte de complaisance, toutes les mome-

---

(1) Dans les factum que *Furetière* fit paraître dans ce temps, l'abbé de Cylavoy se déchaîna avec fureur contre l'auteur de *Joconde*, et lui reprocha d'être un mauvais conteur et un fabuliste pitoyable.

*De l'amour-propre étrange aveuglement !*

ries sacerdotales auxquelles on l'a forcé de s'astreindre. On voit de plus que cette relation est celle d'un prêtre, par l'espèce d'ennui qu'elle distille de ligne en ligne; mais au dernier résultat, cette pièce sacerdotale ne prouve en aucune manière la conversion de *La Fontaine*; tout ce qu'elle démontre clairement, c'est qu'un vicaire de Saint-Roch a tourmenté sans pitié un homme bon par excellence, qui, sans avoir la religion du prêtre, avait celle de l'honnête homme.

Le cilice qu'on dit avoir trouvé sur *La Fontaine*, lorsqu'on l'ensevelit, est encore une de ces ruses monachales, dont le sacerdoce était jadis si prodigue; car quels sont les témoins? la garde malade et le vicaire de Saint-Roch. Ce témoignage ne peut être admis aux yeux de la saine raison, il n'était bon tout au plus que pour convaincre quelques dévotes du Marais.

Une preuve qui détruit tout cet échafaudage de pieux mensonges, c'est que *La Fontaine*, relevé de sa première maladie, oublia les sermons du vicaire de Saint-Roch, et se mit de nouveau à faire des contes.

Le dieu des prêtres ne devait point être le dieu de *La Fontaine*, de cet homme simple et bon, et dont la conscience tranquille croyait n'avoir rien à se reprocher; *La Fontaine* croyait en dieu, et ne pouvait admettre les dogmes de la religion chrétienne; la bonté d'un dieu ne pouvait, à ses yeux, s'allier avec l'éternité des peines. Ce qui doit démontrer jusqu'à l'évidence que sa conversion ne fut jamais sincère, c'est que dans sa convalescence, il composa la fable du cerf malade, où il énonce en termes clairs et précis, que non-seulement on l'avait tourmenté avec un acharne-

ment incroyable, et qu'outre ces tourmens les médecins et l'apothicaire l'avaient ruiné par leurs drogues, et les consolateurs par leur appétit.

## LE CERF MALADE.

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade ;
Incontinent maint camarade,
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir,
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent :
Quand il plut à Dieu s'en allèrent.
Ce ne fut pas sans boire un coup ;
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage :
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du cerf en déchut de beaucoup,
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire ;
Il se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !
O temps, ô mœurs, j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Concluons que *La Fontaine* croyait en dieu et à la morale de l'évangile ; quant aux dogmes de la religion chrétienne, son esprit ne put jamais les admettre, parce qu'il est impossible à tout homme qui a seulement le gros bon sens en partage, d'admettre des choses ridicules et absurdes.

---

Racine le fils, dans ses mémoires,

rapporte que *La Fontaine*, après avoir mangé son bien, conserva toujours son caractère de désintéressement; il entrait à l'académie française, et la barre étant tirée au bas des noms, il ne devait pas, suivant l'usage, avoir part aux jettons de la séance. Les académiciens qui l'aimaient tous, dirent d'un commun accord, qu'il fallait en sa faveur, faire une exception à la règle. *Non, messieurs*, leur dit-il, *cela ne serait pas juste; je suis venu trop tard, c'est ma faute.* Ce qui fut d'autant mieux remarqué, qu'un moment auparavant un académicien, extrêmement riche, et qui, logé au Louvre, n'avait que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'académie, en avait entr'ouvert la porte, et ayant vu qu'il arrivait trop tard, avait refermé la porte et était remonté chez lui.

*Lamotte*, dans ses fables, n'a de facilité que pour inventer. Il n'est heureux ni dans les images, ni dans les expressions : il est philosophe ; mais il ne semble pas avoir cette tournure d'esprit qu'il faut pour joindre l'enjouement à la philosophie : il n'a qu'un ris forcé ; et pour se servir de l'expression singulière d'un homme de goût : « Il voulait rire comme » *La Fontaine*, mais il n'avait pas la » bouche faite comme lui, et il faisait » la grimace. »

---

On a répété souvent que les fables n'étaient pas faites pour être mises entre les mains des enfans. Rousseau dit nettement que la morale des fables de *La Fontaine* est plus capable de porter au vice qu'à la vertu : que celle du renard et du corbeau est, pour les enfans, *une*

*leçon de la plus basse flatterie ;* celle de la cigale, *une leçon d'inhumanité ;* celle du lion en société avec la génisse, la chèvre et la brebis, *une leçon d'injustice ;* celle du lion et du moucheron, *une leçon de satyre ;* celle du loup maigre et du chien gras, *une leçon d'indépendance* (1).

---

(1) Quelques personnes ont traité l'opinion du citoyen de Genève de paradoxe ; d'autres au contraire ont soutenu que son sentiment était fondé en raison et en principe. Sans prendre parti dans cette discussion littéraire, nous pourrions dire que les deux partis ont raison ; le démontrer serait facile ; mais comme il en faudrait venir à une dissertation qui presque toujours est sèche et aride, nous laissons cette besogne au Cousin Jacques qui a l'art d'ennuyer au suprême degré. Nous savons d'ailleurs, de bonne part, qu'il se propose dans son dictionnaire, à l'article fable, d'accorder les deux partis. Nous ne

Il serait difficile de prouver que *La Fontaine* ait toujours cherché à être entendu des enfans, dans ses plus belles fables ; aussi doit-on penser qu'il ne les a pas toutes consacrées à cet âge. Lui-même, dans un avertissement qui se trouve à la tête du septième livre, dans quelques éditions de ses fables, dit *qu'il avait jugé à propos de donner aux fables suivantes, un air et un tour un peu différent de celui qu'il avait donné aux premières.* Aussi ne met-on guères sous les yeux de l'enfance, que le cor-

---

voulons pas lui dérober les lauriers et l'argent qu'il en attend ; car, comme beaucoup de ses confrères, et comme il le fait entendre journellement lui-même, il a toujours travaillé, *non propter famam, sed propter famem*..... Permis d'écrire, cher Cousin Jacques mais défendu d'ennuyer.

beau qui perd son fromage pour avoir voulu montrer sa belle voix ; la cigogne qui retire un os du gosier du loup, et que celui-ci paye d'ingratitude ; le renard qui applique un bon mot à un buste creux :

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

On exerce rarement cet âge qui n'a encore aucune expérience, sur le *philosophe scythe*, sur le *paysan du Danube*, sur le *juge arbitre*, l'*hospitalier* et le *solitaire*, et sur tant d'autres fables de ce genre, auxquelles il lui serait impossible de rien comprendre. En effet, qu'elle solidité d'esprit, quelle sagacité ne faut-il pas pour saisir la justesse de la comparaison du *Scythe* :

Qui tronque son verger contre toute raison.

et du *stoïcien*, qui retranche de l'ame

Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits!

Combien le goût n'a-t-il pas besoin d'être cultivé; combien la raison ne doit-elle pas avoir de lumières, pour sentir à quel point l'éloquence du paysan du Danube est sublime, à quelle point elle est mâle, forte et pathétique, sur-tout dans ces vers où l'avarice des Romains est peinte avec une énergie admirable:

La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
. . . . . .
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime!

Enfin quels progrès n'est-il pas nécessaire d'avoir déjà faits dans l'étude de la philosophie, pour goûter la réponse du solitaire au juge arbitre et à l'hospitalier, réponse pleine de sens, et qui renferme une des plus belles leçons de morale :

Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême;

*Se connaît-on dans le tumulte du monde? troublez l'eau, vous y voyez-vous? laissez-la reposer, vous verrez alors votre image!* Quel est l'enfant, quand on le supposerait né avec la conception la plus heureuse, qui pourra at-

teindre à cette leçon admirable de *La Fontaine !*

Il la présente aux *rois*, il la propose aux *sages*,

et la termine ainsi :

O vous dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt ;
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Avons-nous dans notre langue beau-

coup de morceaux de poésies supérieurs à ceux-là, soit pour la grandeur et la beauté des pensées, soit pour la hardiesse et la force des expressions ? Les fables où *La Fontaine* a suivi Phèdre pas à pas, *le geai paré des plumes du paon*, *les grenouilles demandant un roi*, *les deux mulets*, et quelques autres, renferment-elles de pareils morceaux ? Quoiqu'il y enchérisse presque toujours sur son modèle, peut-on dire que ce soit avec cette vigueur de coloris qui caractérise les vers qu'on vient de lire ?

Voilà dans *La Fontaine* deux espèces de fables, dont les dernières semblent autant différer des autres, que celles-ci diffèrent de leurs originaux. Ce genre est beaucoup plus étendu qu'on ne l'i-

magine ; et malgré que *La Fontaine* ait dit lui-même que le champ de la fable

. . . . . Ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Tous ceux qui ont voulu glaner dans ce champ, ont fait une récolte si maigre qu'on n'en fait déjà plus mention. On compte dans la littérature française une soixantaine de fabulistes ; et malgré ce grand nombre, on ne trouve pas soixante fables bonnes à être mises en parallèle avec celles de *La Fontaine*. Que faire donc ? renoncer à un genre où l'on ne peut espérer aucun succès, tant qu'on ne sera pas doué du génie et de la tournure d'esprit du bonhomme ; par conséquent brûler sans miséricorde,

1°. Les fables de *Richer*.

2°. Celles de *Groselier*.

3°. Celles de *Furetière*.

4°. Celles du doctrinaire *Barbe*.

5°. Celles du comte de *Nivernois*.

6°. Celles de *Florian*.

7°. Celles de l'abbé *Aubert*.

8°. Celles de *Jean Dubignon*, etc. etc. et toutes celles faites et à faire au Lycée, rue du Hasard, au Portique républicain, et dans toutes les sociétés littéraires dont Paris est encombré.

---

La Bruyère, dans ses *Caractères*, a dit de *La Fontaine* :

« Il y a dans le monde quelque chose » d'incompréhensible. Un homme pa- » raît grossier, lourd, stupide, il ne sait » pas parler, ni raconter ce qu'il vient » de voir : s'il se met à écrire, c'est le » modèle des bons contes ; il fait parler

» les animaux, les astres, les pierres, » tout ce qui ne parle point : ce n'est » que légèreté, qu'élégance, que beau » naturel et que délicatesse dans ses » ouvrages. »

---

On prétend que le même La Bruyère, en traçant le portrait du distrait, a rappellé plusieurs traits personnels à *La Fontaine*, et entr'autres celui-ci :

« Une autre fois il rend visite à une » femme, et se persuadant bientôt que » c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans » son fauteuil, et ne songe nullement à » l'abandonner : il trouve ensuite que » cette dame fait ses visites longues, il » attend à tous momens qu'elle se lève » et le laisse en liberté : mais comme » cela tire en longueur, qu'il a faim » et que la nuit est déjà avancée, il

» la prie à souper ; elle rit, et si haut
» qu'elle le réveille. »

---

Plusieurs vers de *La Fontaine* étaient déjà passé en proverbes, de son vivant même : il lui est arrivé quelquefois de les entendre citer sans les reconnaître, et de les louer avec une bonnefoi qui ne devait rien à l'amour-propre.

---

Un jour on répétait devant *La Fontaine* qu'il n'y avait rien plus mauvais que la plupart des éloges qu'il était d'usage de prononcer à l'académie, en l'honneur de ceux de ses membres qui payaient le dernier tribut à la nature. — Ces discours, répondit le *bonhomme*, seraient plus doux à bien des

oreilles, si au lieu d'éloges ils ne contenaient que des satyres.

---

Pour réussir dans un genre, il faut pour ainsi dire l'embrasser avec idolâtrie. Voici comme *La Fontaine* parle du sien :

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme ; il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.

---

*La Fontaine* était trop *bonhomme* pour aimer la satyre, sur-tout dans la bouche des écrivains médiocres. Il termine sa fable de la *Lime* et du *Serpent* par cette fine moralité.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur-tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement;
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

---

Parmi les épitaphes qui furent faites à la mort de *La Fontaine*, une seule a surnagé sur le fleuve de l'oubli. C'est celle que ce fabuliste s'est composée lui-même : elle donne une idée juste du

caractère et de la tournure d'esprit du *bonhomme* :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Et crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, pour bien le dispenser;
Deux parts en fit, dont il saoulait passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

# PIÈCES INÉDITES.

# ÉLOGE

## DE LA GALLE.

On vint m'apprendre l'autre jour
Une nouvelle assez fatale.
On dit que le printemps, dont le charmant retour
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toi que la galle,
Et que contre ce vilain tour
Ta colère était sans égale.
Il est vrai qu'aussi tout d'abord
Je sentis un peu de colère ;
Mais en rêvant sur cette affaire
Je reconnus que j'avais tort ;
Et si j'avais un choix à faire,
J'aimerais, mais de beaucoup mieux,
Avoir ce mal qu'être amoureux.
Car l'amour est un mal étrange ;
Et devant un objet charmant,
On se gratte le plus souvent
Toute autre part qu'il ne démange.

Le feu secret de ce poison
Nous cause une démangeaison,
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus on
s'enflamme;
C'est la gangrène de notre ame,
C'est le farcin de la raison.
Oui, la galle vaut mieux, et sans compa-
raison;
Et toi-même tu vas le croire:
Car j'espère de faire voir,
Que l'on doit trouver à l'avoir
Et du plaisir et de la gloire.
Çà, commençons par le plaisir.
Quel plaisir, quelle joie égale
Celle de visiter sa galle,
Lorsque l'on a quelque loisir?
Deux mains diversement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos
yeux,
Et ces objets délicieux
Valent au moins les Tuileries.
Il n'est parterres, ni prairies,

Où les couleurs éclatent mieux.
On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges,
bleus,
Disputer du brillant avec les pierreries;
Et de la galle vient le nom de galeries,
Bien véritablement et sans plaisanteries,
Pour la diversité des objets curieux,
Dont les regards sont charmés en ces lieux.
C'est encor de la galle même
Que la galanterie est appellée ainsi,
Par une ressemblance extrême,
Que je te vais décrire ici.
Un galleux a l'ame ravie
D'appaiser sans témoins, et selon son envie,
La démangeaison de la chair.
Ainsi quand un amant est seul avec sa belle,
Il n'a point de plaisir plus cher
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand galants et galleux
Trouvent trop de gens auprès d'eux,
Leur passion est à la gêne.
Ni galant ni galleux ne peut à rien toucher,

Chacun tâche à cacher le penchant qui l'entraîne ;
Mais souvent leur contrainte est vaine,
La galle ni l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galleux de la vue
A parcouru ses belles mains,
(Car tous les soirs et les matins
Il goûte le plaisir d'en faire la revue)
Après que ses regards ont su se contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Or pour t'en exprimer la douceur non pareille,
J'ai beau rêver et gratter mon oreille ;
J'ai beau ronger et ma plume et mes doigts ;
Tu la sentiras mieux vingt fois,
Que ne le décrirait Corneille.
Mais pendant que je suis en train,
De parler d'étymologie,
Celle du mot gratter vaut une apologie.
Gratter vient de *gratus*, il n'est rien plus certain,
Et *gratus* est un mot latin,
Lequel mot en français signifie agréable.

Vois donc si je suis véritable,
Et si la dérivation
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus délectable ?
Tu dois en concevoir toute la volupté.
Passons maintenant à la gloire.
Un galleux est par-tout distingué, respecté,
Comme un homme de qualité.
Par exemple, veut-il manger ou boire ?
Il a toujours son fait à part,
Toujours son verre est à l'écart ;
Aucun ne le profane et n'y porte la bouche ;
On n'ose toucher ce qu'il touche.
C'est un titre si beau que celui de galleux,
Qu'il est craint de toute la terre ;
On voit même qu'en Angleterre,
Les fils aînés des rois s'en tiennent glorieux :
On les nomme princes de Galles ;
Et tu peux te vanter, comme eux,
De prérogatives royales.
De plus, la galle de tout temps
Fut un symbole de sagesse.

Un proverbe de vieilles gens,
Déjà tout usé de vieillesse,
En prouve fort bien la noblesse :
Tout ainsi que trop gratter cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connais bien par ce langage,
Que la galle rend l'homme sage,
Qu'elle instruit de bonne façon,
Et qu'avec la philosophie
Elle a très-grande sympathie,
Puisque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,
Je commence à m'appercevoir
Que je ne fais pas mon devoir ;
Qu'on fatigue les gens quand on en veut trop dire,
Et qu'il est temps de réprimer
La démangeaison de rimer.

## RÉPONSE D'UNE DAME

*à un songe de son amant.*

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,
De sa seule pudeur à regret défendue,
Et perdre en vains respects ce précieux moment,
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,
Que d'avoir tant de retenue.

Il faut être en amour un peu plus hasardeux.
Si la belle revient en pareil équipage,
Moins de respect, plus de courage;
Vous ne serez jamais heureux,
Si vous êtes toujours si sage.

Il est de certains temps, où maître à votre tour,
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire.
En ces occations notre honneur a beau dire;

Un brave homme n'en doit croire que son amour.

Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes,
L'accueil dont vous avez régalé mes attraits,
De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes,
Me désabuse pour jamais.

Dans ce songe discret leur faiblesse se montre,
Et leur mérite, hélas! me doit être suspect,
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre,
Ils n'inspirent que du respect.

FIN.